



HAL
open science

Charles de Foucauld face aux Touaregs. Rencontre et malentendu

Dominique Casajus

► **To cite this version:**

Dominique Casajus. Charles de Foucauld face aux Touaregs. Rencontre et malentendu. Terrain : revue d'ethnologie de l'Europe , 1997, 28, pp.29-42. halshs-00010056

HAL Id: halshs-00010056

<https://shs.hal.science/halshs-00010056>

Submitted on 9 Apr 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dominique Casajus

**Charles de Foucauld face aux Touaregs. Rencontre et malentendu.
Article paru dans *Terrain*, n° 28, 1997 : 29-42.**

Nous sommes à la fin du mois de janvier 1962*. Sur le plateau de l'Asekrem, un haut fonctionnaire français visite une dernière fois le gourbi où Charles de Foucauld a vécu et travaillé avec son informateur Ba-Hammou à la fin de 1911. Cinq mois plus tôt, De Gaulle a annoncé qu'il renonçait à toute prétention sur le Sahara, levant ainsi l'un des principaux obstacles sur lesquels avaient achoppé en juin et juillet 1961 les plénipotentiaires de Lugrin et d'Evian. Les négociations ont alors repris et sont entrées depuis décembre dans une phase que tous savent finale. Inéluctable, l'indépendance de l'Algérie - Sahara compris - n'est plus désormais qu'une question de mois. Tandis qu'il contemple le Hoggar à ses pieds, « paysage lunaire [...] mais devenu, à force d'âme, si étrangement français », l'homme sent les larmes lui venir aux yeux...

Ce haut fonctionnaire est Olivier Guichard. Il préside « cette chose étrange qui s'appelait l'Organisation commune des régions sahariennes [OCRS] » (Guichard 1980 : 379 ; 380-381 pour la citation précédente), machinerie juridique à travers laquelle la France avait espéré maintenir une forme de souveraineté sur le Sahara, et que le revirement de De Gaulle a rendue caduque. Ces larmes versées sur un empire à son crépuscule par un homme qui marche sur les traces du Père de Foucauld peuvent servir d'exergue à la présente étude, tant elles révèlent combien l'ermite du Hoggar aura été l'une des figures tutélaires de la colonisation. Popularisés par une abondante littérature hagiographique, son destin singulier, sa vie érémitique, sa mort tragique sanctifiaient l'œuvre coloniale et contribuaient à légitimer les prétentions françaises sur les terres arides où il avait exercé son ministère et versé son sang¹.

« Il y a toujours des Judas... »

Je n'examinerai pas ce que la geste célébrant la marche de Foucauld vers la sainteté et le martyr a de controuvé, et n'en considérerai qu'un seul trait : les hommes dans l'intimité desquels il a vécu presque continûment du 11 août 1905 au 1^{er} décembre 1916 n'y apparaissent qu'en simples figurants, marionnettes obséquieuses ou malveillantes qu'on agite et fait grimacer lorsque l'intensité dramatique l'exige. Ainsi, le tableau christique composé autour de sa mort n'était pas concevable sans un Judas. On le trouva donc. Le rôle revint à Madani

ag Gibbo, l'homme auquel, le soir du 1er décembre 1916, Foucauld a ouvert sans méfiance la porte de l'ermitage fortifié de Tamanrasset². Le personnage aura été pour les hagiographes une source intarissable de morceaux de bravoure. « Nègre aux mille larcins que Foucauld a tant de fois secouru » et « comblé de bienfaits », ce « mauvais berger » ayant entraîné à sa suite la troupe des « fellagas » venue investir l'ermitage apparaît comme l'exécuteur de « la besogne infâme » ; tout cela le désigne, bien entendu, comme Judas ou « le nouveau Judas », car « il y a toujours des Judas » (voir André 1937 : 73 ; Boutamène 1946 : 80 ; Gorrée 1947 : 329 ; Lehuraux 1944 : 165 ; Pottier 1939 : 173 ; Vignaud 1943 : 269). Il n'est pas jusqu'au *Tacebat autem*, la formule dont Marc et Matthieu peignent l'attitude de Jésus devant le sanhédrin, qu'un auteur n'ose donner pour titre au chapitre consacré à la mort de Foucauld, où on lit ces lignes : « ... [Madani] ne doit-il pas livrer l'homme, pour toucher les trente pièces d'argent ? » (Pichon 1946 : 344 ; voir aussi Bazin 1921 : 462).

Plus que leur haine elle-même - sur laquelle il y aurait évidemment quelque complaisance à leur faire aujourd'hui le procès -, ce sont les termes dans lesquels elle s'exprime qui m'intéressent, car ils montrent combien ces auteurs de « drames de patronage » (Massignon 1963 : 781) n'ont jamais douté que l'idée qu'ils se faisaient de Foucauld fût partagée par les Touaregs du Hoggar. Car si Madani mérite sans doute le nom de traître, en ce qu'il a trompé la confiance de l'ermite, il n'est le nouveau Judas qu'à la condition d'avoir vu en Foucauld la figure christique ou le saint qu'eux-mêmes y voyaient ; or nous ignorons comment il le voyait, et ne pouvons exclure qu'il le considérait comme un infidèle dont la mise à mort eût été un devoir pieux. J'accorde qu'il était difficile aux hagiographes de se soucier des pensées de Madani, mais nous allons rencontrer plus d'une fois pareille incapacité à créditer l'autre d'une pensée autonome. Foucauld lui-même n'a pas échappé à ce travers. Le 23 juin 1901, de la trappe de Notre-Dame-des-Neiges qu'il allait bientôt quitter pour Beni-Abbès, il écrivait à Henry de Castries : « Nous sommes quelques moines qui ne pouvons réciter notre Pater sans penser avec douleur à ce vaste Maroc où tant d'âmes vivent sans "sanctifier Dieu, faire partie de son royaume [...]". » Et il ajoutait : « [...] pour faire en faveur de ces malheureux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous, si nous étions à leur place, nous voudrions fonder sur la frontière marocaine [...] une sorte d'humble petit ermitage » (Foucauld 1938 : 83-84). Le présumé dont se nourrit le tourment qui le pousse alors vers le Maroc semble lui échapper totalement : il voudrait faire pour les Marocains ce qu'il souhaiterait qu'on fît pour lui s'il était à leur place, mais se soucie-t-il de ce que les Marocains veulent, à la place qui est la leur ? Généreux à sa manière, l'élan missionnaire se double d'un étrange aveuglement.

Le Foucauld de la maturité sera moins conquérant, mais ses proches et ses zéloteurs en resteront le plus souvent à une propension à produire à la fois les

demandes et les réponses dont le sort fait à Madani ne fut pas la seule illustration. Son destin posthume en a fourni une autre, significative elle aussi. En 1929, lorsque le préfet apostolique du Sahara décida de faire transférer sa dépouille de Tamanrasset à El-Goléa, le général Meynier, craignant que l'amenoukal³ du Hoggar, Akhamouk agg Ihemma, ne se froisse d'une translation qu'il pouvait prendre « comme une marque de défiance à son égard ou une réprobation de l'attitude des Touaregs au moment du crime » (Lehuraux 1944 : 200), invita le capitaine Lehuraux à prononcer une allocution devant lui. Akhamouk, rapporte Lehuraux, écouta l'interprète, « tête baissée comme s'il se trouvait en pénitence [...] et prononçant, de temps à autre, un "nâm" en signe d'acquiescement pour donner l'impression qu'il comprenait nos sentiments. Lorsque l'allocution fut terminée, l'Amenoukal dit quelques mots insignifiants, puis il leva les mains dans un geste qui pouvait signifier, en termes corrects, "faites ce que bon vous semblera, je m'en désintéresse" » (*ibid.* : 202). Si l'on comprend bien, tandis qu'Akhamouk, suivant l'usage touareg, baissait les yeux en signe de déférence et ponctuait le propos de son interlocuteur d'une interjection régulière, le capitaine croyait donc lire assez profond dans les pensées de l'amenoukal pour deviner à la fois que celui-ci ne comprenait pas son allocution et qu'il souhaitait donner l'impression contraire... Quant au geste final d'Akhamouk, nous ne saurons pas quel il était. Mais il n'importe : Lehuraux, à qui il n'est pas venu à l'idée que la gestuelle touarègue pût différer de la sienne, nous l'a traduit. Ne sachant pas plus que Lehuraux ce qu'Akhamouk pensait vraiment, je ne me risquerai pas à le faire parler. Mais je peux supposer que l'amenoukal, accoutumé d'être ainsi consulté pour la forme⁴, savait que la décision était de toute façon prise. De plus, le transfert des restes de l'ermite à El-Goléa, lié à l'ouverture du procès en béatification, relevait d'un débat interne à l'Eglise catholique. Après tout, Akhamouk n'était pas forcé d'avoir une opinion sur une affaire qui lui était totalement étrangère, au point même que les paroles de Lehuraux ont dû lui paraître aussi dépourvues de signification que l'ont été les siennes aux yeux du capitaine.

« Sauront-ils séparer entre les soldats et les prêtres... ? »

Ce que les Touaregs ont pu réellement penser de cet homme, ses biographes ne s'en sont donc pas soucié. Je veux proposer ici quelques remarques sur ce sujet. Rappelons d'abord les circonstances dans lesquelles il s'est installé parmi eux.

Lorsqu'ils voient Foucauld pour la première fois, au printemps 1904, il est au milieu des militaires, ces mêmes militaires dont les fusils à tir rapide ont couché plus d'une centaine des leurs dans la plaine de Tit, en mai 1902. Il vient de quitter Beni-Abbès, où il vivait depuis l'automne 1901, au voisinage d'un

Maroc où il s'était illustré comme explorateur et où il brûlait de revenir en missionnaire. Son ami Henri Laperrine, qui commande le territoire militaire des Oasis sahariennes, lui ayant proposé avec insistance de se joindre à une tournée d'« apprivoisement » dans le territoire des Touaregs du Nord, il a accepté d'autant plus volontiers que le Maroc lui reste obstinément fermé.

Semblant prendre le mot au pied de la lettre, il écrit le 14 juin 1904 au commandant Regnault : « Laperrine [...] a fait la tournée aussi pacifiquement, épiscopalement, que vous l'eussiez faite : c'est une tournée d'apprivoisement, comme il dit ; dont le seul but est de mettre en confiance ces populations qui nous connaissent si mal et sont encore méfiantes... (souligné par Foucauld) » (in Gorrée 1946, II : 77). En fait, ce que le commandant désigne sous cet euphémisme s'appellerait mieux de l'intimidation débonnaire ; dans son rapport de tournée, il est d'ailleurs plus abrupt : « Je jugeais indispensable de visiter au plus tôt les tribus nouvellement soumises [...] de façon à me rendre compte sur place de la sincérité et de l'étendue de ces soumissions » (Laperrine 1904). Juste avant que Foucauld n'atteigne In Salah, alors capitale de l'annexe du Tidikelt, Moussa agg Amastan, l'un des principaux chefs et bientôt l'amenoukal des Touaregs du Hoggar, venait en effet d'y faire sa soumission au capitaine Métois.

Pleinement conscient que ce ne sont pas là des conditions très favorables pour aborder une terre de mission, il écrit à Mgr Guérin le 4 juillet 1904 : « Sauront-ils [les Touaregs] séparer entre les soldats et les prêtres, voir en nous des serviteurs de Dieu, ministres de paix et de charité, frères universels ? Je ne sais... » (Foucauld 1925 : 252). On lui sait gré de ses doutes, que l'éditeur de ces lignes ne partagera pas, puisque le chapitre où elles figurent s'intitule « L'apôtre des musulmans ».

L'année suivante, il revient au Hoggar, à nouveau dans une colonne de l'armée, dirigée par le capitaine Dinaux, et c'est au cours de cette tournée qu'il s'installe à Tamanrasset, sur le territoire de la tribu des Dag-Ghali. Si le prêtre croit encore à l'apprivoisement⁵, le militaire a d'autres objectifs. Il entend « rappeler à Moussa son rôle de chef soumis [...], dire aux djemaâs [assemblées de notables] ce que nous voulions et les conditions de leur soumission [...] rendre la situation nette en un mot - et le commandement plus facile dans la suite » (Dinaux 1907 : 12).

« Quoi qu'il arrive, ils n'auront pas l'aide de Dieu... »

Et là, nous avons le témoignage d'un Touareg : les vers qui suivent ont été composés au cours de cette tournée par Elou ag Boukheida, un adolescent de la tribu des Taïtoq (Foucauld 1925-1930, II : 316-320).

« [...] Les places abandonnées de nos anciens campements
et les lieux où naguère se tenaient les réunions galantes
sont remplies de Châanba, d'Arabes⁶
et de païens qui ne tiennent jamais en place.
Je pleure, je sanglote, je répands des larmes ;
je ne puis rien ; si seulement j'avais des compagnons
nombreux, je les attaquerais au milieu de leurs bagages
et de leurs tentes ; ils ne pourraient se protéger par leur service de garde,
ils n'auraient pas le temps de se réfugier sur les hauteurs,
une partie d'entre eux seraient frappés par les javelots ; [...]]
O vous, au nom de Dieu et pour l'amour des saints,
où que vous soyez, avant tout, marchez contre eux ;
quoi qu'il arrive, ils n'auront pas l'aide de Dieu :
ils marchent dans la désobéissance au Prophète,
ils sont destinés à un grand feu dans l'enfer.
Mieux vaut pour vous gagner, par la guerre sainte,
les récompenses célestes que de vous soumettre à des hommes à bouche
non voilée
et à moustaches de chiens... »

Foucauld a recueilli cette pièce de vers en 1907, au cours d'une troisième tournée, à nouveau dirigée par le capitaine Dinaux. Elou l'avait-il distingué parmi les Français de la colonne ? A-t-il pensé, dans le dernier vers, à la moustache et à la barbe que l'ermite taillait au ciseau et sans miroir ? On ne sait. Dans sa colère et son chagrin, il n'a probablement vu en lui qu'un païen parmi d'autres et aura tout au plus été intrigué par son étrange accoutrement. Quoi qu'il en soit, pour celui qui aspirait à être regardé comme le frère universel, la prise de ce texte sous la dictée dut être un moment cruel.

Il a noté, dans l'introduction qu'il a rédigée pour ce poème en 1915 ou 1916 : « La presque totalité des Kel-Ahaggar regardent la France comme une contrée très petite, une sorte d'île ayant au plus cent kilomètres de diamètre, habitée par une population peu nombreuse, idolâtre, barbare, d'humeur vagabonde, ne tenant jamais en place, ne faisant que voyager, envahir les pays des autres, et molester les peuples civilisés tels que les Touaregs. Les Kel-Ahaggar se croient la nation du monde la plus civilisée, la plus policée et la plus délicate, en même temps qu'une des plus puissantes. Ils [...] les tiennent tous [les

peuples chrétiens] pour des sauvages idolâtres et ne les appellent que du nom d'*ikoûfâr*, "païens". Ils ne distinguent pas les Européens des sauvages cannibales de l'Afrique centrale et demandent parfois aux Français s'il est vrai qu'ils ont, vers le Sud, des frères qui mangent la chair humaine. Les Européens, disent-ils, sont tous gouvernés par des reines ; ils épousent leurs sœurs ; ils prennent leurs femmes à l'essai ; etc., etc.⁷ »

On a cité ce texte un peu long, car il décrit un état d'esprit encore vivace aujourd'hui. Si les malheurs du temps leur ont appris qu'ils n'étaient pas une nation puissante, les Touaregs appellent toujours les Européens « les païens », s'amuse volontiers de l'humeur vagabonde des touristes qu'ils voient se hâter de place en place, et quelques-uns d'entre eux soupçonnent l'ethnologue en visite d'une lointaine parenté avec des peuples méridionaux auxquels ils attribuent des habitudes alimentaires barbares. Certains, pour m'être agréables, m'ont assuré qu'il fallait voir en *äkâfer* (sing. de *ikoûfâr*) un simple nom de « tribu » (*täwshit*) à peu près vidé de son sens premier, mais il n'empêche que la connotation péjorative, toujours présente, revient parfois au premier plan. Même dans les familles avec lesquelles j'avais depuis longtemps des rapports amicaux, il était habituel de gronder devant moi les enfants en leur disant que « s'ils n'étaient pas sages, l'*äkâfer* les égorgerait avec son grand couteau » ; à supposer que les Européens ne soient plus vraiment vus comme des païens, il faut donc croire que la cruelle répression de l'insurrection senoussiste de 1916-1917 en a fait des croquemitaines... Quant aux religieux chrétiens (*almasifutän*), païens parmi les païens, ils ont (tout au moins auprès des Touaregs nigériens que je connais) la réputation de se livrer à des cultes impies, comme de prier en se prosternant vers l'ouest. L'une des premières questions que m'ait posée en 1976 mon hôtesse Jouwa était : « Y a-t-il aussi en France de ces mauvaises gens (*ärk aghälak*) qui vivent sans avoir d'enfants ? » J'eus quelque peine à comprendre que les « mauvaises gens » étaient les Petites Sœurs de Jésus, religieuses qui suivent une règle inspirée du Père de Foucauld et dont quelques-unes sont établies en pays touareg. Ce qui est pour les uns l'idéal de la chasteté est pour les autres la honte d'une vie affranchie du devoir d'enfanter. Pour un ethnographe débutant, la leçon de relativisme culturel était abrupte mais bonne à prendre.

La Mâchoire du marabout

Voilà donc Foucauld installé à Tamanrasset, au milieu d'hommes hostiles et qui le tiennent pour un païen. Moins méfiant que les siens, Moussa agg Amastan a cependant perçu que ce moine avait un statut particulier et, dès la fin d'octobre 1905, il vient lui demander conseil sur ce qu'il doit dire à Laperrine. Il n'en faut pas plus pour qu'un biographe fasse de Foucauld le « directeur

spirituel » des Touaregs et le « conseiller intime » de Moussa (Carrouges 1954 : 221 et 224). Tel était bien le souhait de Laperrine, lorsqu'il écrivait au capitaine Regnault le 19 février 1904 : « Je rêve d'en faire le premier curé du Hoggar, chapelain de Moussa. » Tout en ajoutant - apprivoisement oblige - qu'il préférerait « l'avoir loin de nous, qu'on s'habitue à le voir sans baïonnette autour » (Lehuraux 1944 : 61). C'était oublier que, comme Massignon et Kergoat l'ont souligné, Moussa avait déjà un maître spirituel, en la personne du lettré kounta Cheïkh Baye, qui l'avait converti comme l'abbé Huvelin avait converti Foucauld (Massignon 1963 : 776 ; Kergoat 1988 : 95 sqq.).

Faut-il donc en déduire qu'entre l'ermite et l'amenoukal le malentendu a été total, et accréditer l'image d'un Foucauld prêchant, un peu ridicule, un homme dont l'opinion était déjà faite ? On pourrait conclure là-dessus, et mettre le cas Foucauld, après Cook et bien d'autres, au répertoire de l'incompréhension interculturelle. L'intérêt du personnage est précisément que son cas n'est pas si simple. Examinons en effet ce que les Touaregs ont dit, non plus seulement des Français en général, mais de Foucauld lui-même. Nous disposons pour cela de deux sortes de documents : les déclarations qu'ils ont faites à des tiers, et les lettres qu'ils lui ont écrites.

On doit être très prudent vis-à-vis de toutes les opinions recueillies par des Français ou des agents de la France, car il n'est que trop probable que les personnes interrogées disaient ce qu'on attendait d'elles. C'est ainsi que Dassin out Ihemma, la sœur d'Akhamouk, a fait en 1933 au capitaine Lucchetti, chef de l'annexe du Hoggar, une déclaration ainsi reproduite : « Aimé de tous les Touaregs, le souvenir du "Marabout⁸" [...] ne périra qu'avec notre dernier souffle [...], c'est un homme qui n'a fait que du bien à notre population et certainement doit être monté droit au ciel depuis le jour où Dieu l'a rappelé vers Lui » (Lesourd 1933 : 158, note 1). Il y a certes lieu de croire que Dassin estimait Foucauld mais, convoquée au bureau du capitaine, pouvait-elle dire autre chose ?

De même, on ne sait trop que penser des propos de Yaya Boutamène, Arabe algérien ayant servi comme interprète dans l'armée française, lorsqu'il rapporte qu'en 1923 les Touaregs gardaient de Foucauld le souvenir d'un homme vivant « très humblement, mangeant ce que mangent les Touaregs, s'habillant comme eux, à l'exception du voile, mais laissant involontairement apparaître, par sa seule distinction naturelle, qu'il était issu d'une des plus nobles familles de France » (Boutamène 1946 : 74). Le métier d'ethnologue serait une sinécure s'il était si facile de discerner ce qui définit la distinction dans une culture dont on ne sait rien. En réalité, malveillante dans les récits hagiographiques de l'assassinat de Foucauld, bienveillante ici, c'est toujours la même inclination à penser à la place de l'autre qu'on retrouve. L'auteur, francophone et très francophile, a attribué aux Touaregs sa propre admiration

pour la culture française et mis dans leur bouche ce qui, au moment où il écrit, est devenu le portrait officiel du Père dans l'hagiographie coloniale.

Moins suspecte, parce que moins hagiographique, paraît l'anecdote rapportée par Laperrine : « Les adolescents et enfants touaregs [...] sont absolument en confiance avec lui [...] c'est ainsi qu'en l'honneur des incisives absentes du Père ils ont baptisé "la Mâchoire du marabout" une crête rocheuse au milieu de laquelle se trouve une brèche remarquable, que la légende attribue au coup de sabre d'un géant » (Laperrine 1948 : 150). Voilà qui n'est guère révérencieux, mais témoigne à sa manière d'une familiarité plutôt amicale. De même, je crois le docteur Hérisson véridique lorsqu'il affirme que les Touaregs en parlaient comme d'un homme connaissant leur langue mieux qu'eux-mêmes (cité par Bazin 1921 : 386), ne serait-ce que parce que j'ai entendu dire la même chose d'un ethnologue qui ne la parle certainement pas aussi bien que Foucauld. On peut citer aussi le témoignage de Maladou, une femme des Dag-Ghali morte il y a quelques années. Elle n'avait plus dans son vieil âge que deux souvenirs au sujet de l'ermite (Pandolfi, *in litt.*, 18. 11. 1995) : le tricot, qu'il avait entrepris d'enseigner aux femmes et aux jeunes gens, et la panique des Dag-Ghali après son assassinat - tous s'étaient alors enfuis vers la montagne, dans la crainte des représailles de l'armée française⁹. Autant de témoignages qui permettent de reconstituer ce qu'a dû être l'image, assez éloignée de l'icône consacrée mais présentant tout de même quelques ressemblances avec elle, que la plupart des Touaregs se sont faite de Foucauld : un homme au visage marqué par les privations et les jeûnes, soucieux dans les petits détails de ce qui pourrait améliorer leur vie matérielle, ayant fait l'effort d'apprendre leur langue, et dont on savait que les militaires tenaient à lui.

Car le fait est là. Quelque sympathie qu'ils aient eue pour lui, ils le savaient protégé par une armée d'occupation, et citoyen d'une nation païenne. Ambivalence de sentiments qu'on retrouve bien dans un témoignage recueilli là encore par Laperrine (1948 : 154 ; voir aussi Hérisson 1937 : 186) : « Une femme noble du Hoggar, qui a voué une profonde reconnaissance au Père de Foucauld depuis qu'il a sauvé ses cinq petits enfants de la famine de 1907, me disait un jour : "Combien c'est terrible de penser qu'un homme si bon ira en enfer à sa mort parce qu'il n'est pas musulman." Et elle m'avoua qu'elle et beaucoup de ses compagnes priaient Allah chaque jour pour que le marabout devienne musulman. » Dans un chassé-croisé d'incompréhension, s'ils n'en étaient plus comme Elou ag Boukheida à le confondre dans la même malédiction que les autres païens de la colonne Dinaux, les « pauvres musulmans du Sahara¹⁰ » pour la conversion desquels il ne cessait de prier gémissaient de le savoir promis à la damnation.

« Mes yeux se sont fermés ; tout est sombre pour moi... »

Avant de passer aux lettres adressées à Foucauld lui-même, il faut parler des lettres écrites à des tiers par Moussa agg Amastan. La lettre qu'il a fait envoyer après la mort de Foucauld à Marie de Blic a déjà maintes fois été citée : « A la seigneurie de notre amie Marie, la sœur de Charles notre marabout, que les traîtres et trompeurs, les gens d'Azdjer, ont assassiné, de la part du Tebeul Moussa agg Amastan, aménokal du Hoggar¹¹. Que le salut soit beaucoup sur notre amie Marie la dénommée ! Dès que j'ai appris la mort de notre ami, votre frère Charles, mes yeux se sont fermés ; tout est sombre pour moi ; j'ai pleuré et j'ai versé beaucoup de larmes, et je suis en grand deuil. Sa mort m'a fait beaucoup de peine. [...] Charles le marabout n'est pas mort que pour vous autres seuls, il est mort aussi pour nous tous. Que Dieu lui donne la miséricorde, et que nous nous rencontrions avec lui au paradis ! » (Bazin 1921 : 466).

On aimerait se taire après une telle lettre, mais elle est, elle aussi, à prendre avec précaution. C'est presque une lettre officielle, qu'un interprète militaire a traduite de l'arabe à Fort-Motylnski, chef-lieu de l'annexe du Hoggar ; l'original arabe n'a pas été écrit par Moussa, lequel parle l'arabe mais ne l'écrit pas. Elle a suivi les canaux administratifs et même, si l'on peut dire, la voie hiérarchique : la date à laquelle elle a été rédigée (13 décembre 1916) laisse en effet supposer que Moussa l'a remise au sous-lieutenant Constant, qui le quittait ce jour-là¹² pour faire route avec son détachement vers Fort-Motylnski. Il faut tenir compte aussi des circonstances de sa rédaction. L'insurrection senoussiste dure depuis plusieurs mois et gagne le Hoggar ; Moussa ne cesse de réclamer des secours en hommes et en munitions¹³. Ecrite le jour même où il voit avec angoisse le détachement de Constant l'abandonner à ses seules forces face aux insurgés, cette lettre dans laquelle, s'engageant à châtier « les gens qui ont tué le marabout [...] jusqu'à ce que nous ayons accompli notre vengeance », il se pose en ami fidèle de la France, s'adresse, me semble-t-il, autant aux officiers dans les mains desquels elle va passer qu'à sa destinataire avouée. Ces réserves étant faites, on ne peut croire que tout ne soit que calcul dans ces lignes altières et brûlantes, qui renvoient à sa médiocrité la prose besogneuse des tâcherons de l'hagiographie ; et les documents dont je vais faire état plus loin me font croire à la sincérité du chagrin de leur auteur.

On hésite également à faire fond sur cette lettre écrite le 25 avril 1920 par Moussa à René Bazin (Bazin 1921 : 404). Il s'agit encore d'une lettre passée par la voie administrative. « Ta lettre m'est parvenue, où tu me demandes de te donner des détails sur le grand ami des Touaregs-Hoggar. Soit ! Sache que le marabout Charles m'avait en très grande estime, Dieu le rende bienheureux, et le fasse habiter en Paradis, si c'est Sa volonté ! Maintenant, voici les détails que tu m'as demandés : sur sa vie, d'abord. Les gens d'entre les Touaregs-Hoggar

l'aimaient très profondément durant sa vie, et maintenant encore ils aiment sa tombe comme s'il était vivant. Ainsi, les femmes, les enfants, les pauvres, quiconque passe près de sa tombe, la salue, disant : "Que Dieu élève le rang du marabout en paradis, car il nous a fait du bien durant sa vie !" Aussi tous les gens du Hoggar honorent sa tombe comme s'il était vivant, vraiment oui, tout autant. »

Le chef touareg, à l'époque commandeur de la Légion d'honneur, n'a certes plus rien à prouver en matière de fidélité à la France, mais il est assez diplomate pour comprendre ce qu'on souhaite lui entendre dire. De plus, il sait qui est Bazin, qu'il appelle « savant entre les savants français, René Bazin, de l'Académie [*alkadîmî* dans le texte arabe ; le scribe connaissait donc le mot français] ». Les sentiments qu'il exprime sont sans doute sincères, mais la vision de Touaregs honorant la tombe de Foucauld comme s'il s'agissait d'un saint musulman a quelque chose d'un peu invraisemblable, et demanderait en tout cas à être confirmée par d'autres sources ; l'attitude d'Akhamouk évoquée plus haut, pour difficile que soit son interprétation, ne semble pas indiquer un grand souci de la tombe de l'ermite¹⁴.

« Et toi, tu es à Tamanrasset comme le pauvre ! »

Tournons-nous maintenant vers les témoignages qui ne sont pas passés par un truchement extérieur, c'est-à-dire aux lettres écrites à Foucauld lui-même.

Nous retrouvons Moussa agg Amastan, dont on a conservé une lettre datant du 20 septembre 1910. Il l'a écrite lors d'une halte à Alger, au retour d'un séjour en France que les autorités avaient jugé habile d'organiser, comptant l'éblouir au spectacle de la puissance du pays colonisateur. Je reproduis la traduction française que Foucauld a écrite en regard du texte arabe¹⁵ : « A l'honoré, l'excellent, notre ami et cher entre tous, le sieur prêtre Abed Aïssa [*'abd 'Issa*], le sultan Moussa ben Mastane te salue [...]. Voici que nous arrivons de Paris, après un heureux voyage. Les autorités de Paris ont été contentes de nous. J'ai vu ta sœur [Marie de Blic], et je suis resté deux jours chez elle ; j'ai vu de même ton beau-frère ; j'ai visité leurs jardins et leurs maisons. Et toi, tu es à Tamanrasset comme le pauvre ! »

Le mot traduit par « sieur prêtre » est orthographié dans le texte arabe *marâbû*. Il s'agit du mot français d'origine arabe « marabout », écrit comme devant se prononcer à la française¹⁶, alors que l'arabe eût exigé un *t* final. Il n'est pas sûr que Moussa connaisse l'original arabe, et on peut penser qu'il l'a adopté à l'instigation de Foucauld lui-même. Aux nombreux commentaires déjà suscités par l'affectueuse gronderie qui conclut la lettre, on peut ajouter que la

vie de pauvreté de ce Foucauld que Moussa appelle *'abd 'Issa*, « serviteur de Jésus », correspond assez bien à l'idéal touareg de la *tetubt*, la « pénitence »¹⁷. Les poètes contemporains le chantent parfois (surtout, il est vrai, pour gémir de ce qu'ils sont incapables de le réaliser) et Moussa l'a lui-même évoqué dans un majestueux poème dont Foucauld a intitulé la traduction « Craignez Dieu » (Foucauld 1925-1930, I : 388). Notons cependant que cette lettre non plus n'a pas été écrite par Moussa ; s'il ne s'agit plus d'une lettre officielle, ce n'est pas encore une lettre intime. Il faut aussi relever que la principale information qu'il lui donne est « que les autorités ont été contentes de nous [la délégation touarègue] » ; Moussa n'oublie pas que le saint homme qu'il salue est proche des autorités, ce qu'on retrouve dans d'autres lettres de l'amenoukal.

« Je t'embrasse... »

J'ai bien conscience d'avoir été d'une prudence un peu vétilleuse dans le traitement de ces trois lettres, mais le fait qu'elles sont passées par un interprète me l'imposait. Considérons maintenant un document qui ne présente pas cet inconvénient. Lionel Galand a retrouvé, dans les papiers personnels d'André Basset, vingt-six lettres écrites en caractères touaregs (*tifinagh*) par des Touaregs à Charles de Foucauld. Même s'il n'est pas toujours sûr que le scribe et l'auteur se confondent, ces lettres n'ont rien d'officiel, car les *tifinagh* ne sont utilisées que pour des lettres sans apprêt. Ne voulant pas déflorer une publication collective en cours d'élaboration**, je limiterai mes citations à ce qui touche directement mon propos.

Les correspondants identifiés appartiennent soit à l'entourage de Moussa agg Amastan soit à la tribu des Dag-Ghali. Leurs noms sont ceux qu'on retrouve le plus fréquemment dans le diaire de Foucauld (Foucauld 1986), de sorte que ces lettres peuvent au moins nous renseigner sur l'attitude à son égard des Touaregs les plus proches de lui. Celles qui ont pu être datées ont été écrites en 1913 et 1914. Plusieurs lui sont parvenues alors qu'il était en France, en compagnie d'Ouksem ag Chikat (le frère de Maladou, dont il a été question plus haut), un jeune Dag-Ghali qu'il avait emmené dans les familles Foucauld et de Blic en espérant que ces quelques semaines passées auprès de foyers chrétiens lui seraient un choc salutaire.

Ses correspondants l'appellent *marabu* (MRBW dans le texte touareg, où seules les consonnes et certaines voyelles finales sont notées), écrivant là encore le mot à la française. Ils utilisent aussi le mot *amghar*, terme de respect par lequel on s'adresse en général à un homme âgé. On rencontre également *ämîdi*, « ami », « compagnon », ou *émeri*, « ami affectionné ». Dans une lettre écrite peu après son voyage en France, Ouksem ag Chikat, voulant sans doute se

conformer à l'usage épistolaire des Français, lui dit « je t'embrasse » - une formule qui devait paraître étrange dans un pays où les adultes de même sexe ne s'embrassent pas (Foucauld 1951-1952, III : 1190). On lui quémande des petits dons ; on le remercie pour des remèdes ; on le prie de transmettre des salutations à sa sœur ; une correspondante lui promet de lui faire parvenir des fromages ; on lui annonce une naissance, une mort. Ces lettres témoignent d'une grande familiarité, et on peut même parler d'affection, encore qu'il faille se demander si certaines formulations, comme le « je t'embrasse » d'Ouksem, ne sont pas davantage destinées à complaire au vieil ermite qu'à exprimer des sentiments réellement éprouvés. En tout cas, Foucauld y donne l'image d'un homme bien intégré dans le milieu touareg, et auquel on souhaite démontrer de l'affection. Ce climat de familiarité transparaît aussi dans son diaire, où on le voit se soucier du mariage de l'un, assister l'autre dans ses derniers instants puis aller à son enterrement. Et il parle souvent à ses correspondants français de l'affection que lui témoignent ses voisins touaregs, de la « consolation » qu'ils lui apportent.

Quant à Moussa, à côté des termes *ämîdi*, *émeri* ou *marabu* qu'il utilise lui aussi, il appelle Foucauld, dans une lettre datée du 5 janvier 1914, *akli-n-Ghissa*, l'équivalent littéral en touareg du *'abd 'Issa* de la lettre d'Alger. Dans une autre lettre, il l'appelle « Charles » (ShGhL dans le texte touareg), transcrivant le *r* de Charles par la vélaire constrictive *gh* et non l'apicale vibrante *r*. Pour une oreille française, ces deux phonèmes correspondent à peu près à un *r* grasseyé et à un *r* roulé. En général, les Touaregs entendent le *r* français comme une apicale et non comme une vélaire, et c'est d'ailleurs ainsi que Moussa transcrit le prénom de Foucauld dans la lettre à Bazin citée plus haut, alors que les Français s'essayant à la langue touarègue auraient plutôt tendance à le transcrire par une vélaire. Moussa a donc écrit le prénom de Foucauld comme celui-ci l'entendait et non pas comme, selon toute probabilité, il l'entendait lui-même. Qu'on me permette de voir dans cette vélarisation du *r* de Charles une marque de sollicitude¹⁸.

« Ne m'abandonne pas... »

Et, surtout, Moussa livre dans ses lettres des éléments qui jettent sur son rapport à Foucauld une étrange lumière. La lettre du 5 janvier 1914, très chaleureuse, se termine par ces paroles : « Ne m'abandonne pas. Je veux de toi une chose : prie beaucoup pour moi (*ou hi teiid : [erîgh] dagh ek haret, tâtter i houllan*). » Une autre lettre, datée du 6 mars 1914, contient cette phrase : « Tant que je vivrai, je suivrai ton conseil, car c'est le conseil d'un ami affectionné (*koud eddâregh ed elkemegh i ämeter ennek foull innîn ameter ennek i n émeri*¹⁹). »

Faut-il penser, à lire ces phrases figurant cette fois dans de petites missives

apparemment spontanées, que Foucauld a bien été le directeur spirituel de Moussa ? Il importe, ici encore, d'être circonspect, et tout d'abord de revenir sur les mises en garde de Massignon évoquées plus haut. Cet auteur doit être cité, tant ce qu'il dit paraît s'appliquer à la lettre du 6 mars : « Foucauld mit quelque temps à s'apercevoir que Moussa agg Amastan, le chef du Hoggar, tout en l'en remerciant avec émotion²⁰, n'était pas surpris comme par une révélation, des touchants "conseils à Moussa" (cités dans Bazin) que Foucauld lui communiquait de temps en temps, pour le rendre chrétien²¹. Car Moussa en recevait déjà d'analogues, en son berbère natal, farci de termes liturgiques arabes bien plus parlants à son âme [...]. D'un autre ermite, de Cheïkh Baye [...] » (Massignon 1963 : 776).

De quels conseils s'agissait-il ? On a retrouvé dans l'ermitage de Tamanrasset un carnet sur lequel Foucauld avait consigné deux textes, intitulés respectivement « Dire à Moussa » et « Lettre à Moussa »²². Le premier est daté de 1912, le second de mai 1914. A cela s'ajoutent, consignés dans son diaire, les conseils qu'à sa demande il a donnés à Moussa le 23 octobre 1905 (Foucauld 1986 : 50 sq.). Les conseils de 1905 et de 1912 s'adressent au chef indigène que Foucauld veut voir en Moussa. La « Lettre à Moussa » est un sermon exclusivement religieux (« Aime Dieu pardessus toute chose. Aime tous les hommes comme toi-même... »).

Foucauld ayant l'habitude de faire des copies de ce qu'il écrivait, il n'est pas exclu que le texte de mai 1914 reprenne les conseils dont Moussa le remercie dans sa lettre du 6 mars. Auquel cas il s'agirait de paroles édifiantes qu'un musulman pouvait recevoir, et Cheïkh Baye en proférait sans doute d'analogues. Cela reste vrai si les conseils dont parle Moussa sont des directives politiques dans le style de celles de 1905 et 1912, car Baye préconisait une attitude conciliante vis-à-vis des autorités coloniales. Mais si elles convergeaient, les directives des deux mentors de l'amenoukal se fondaient sur des présupposés opposés ; Baye souhaitait le retour des Touaregs à une foi plus orthodoxe, et l'intention de Moussa était d'établir au Hoggar un « royaume » musulman - c'est dans cette perspective qu'il s'appuyait sur les autorités coloniales (Bourgeot 1995 : 301 ; Kergoat 1988 : 95 sq.) -, tandis qu'à l'inverse Foucauld a souvent dit son espoir qu'une fois « civilisés » les Touaregs deviendraient chrétiens²³. Cette proximité entre Foucauld et les militaires dont Moussa se montre conscient dans chacune de ses lettres (y compris les lettres en tfinagh) n'a donc pas pour lui le sens qu'elle a pour Foucauld²⁴. Sans doute celui-ci avait-il fini par admettre que la conversion des Touaregs serait « l'œuvre non d'années mais de siècles²⁵ », mais le pieux Moussa n'aurait pu que frémir à la perspective d'un Hoggar christianisé, même plusieurs siècles après sa mort²⁶. Faisant écho à l'incompréhension entre l'ermitte et les femmes qui priaient pour sa conversion à l'islam, le malentendu entre les deux hommes se résume d'un

mot : Moussa a écouté en musulman des conseils - politiques ou religieux, c'était tout un dans l'esprit de l'ermite - que Foucauld lui prodiguait en chrétien, et même en missionnaire, fût-il discret.

Et pourtant, il faut bien l'admettre, le « Ne m'abandonne pas... » de la lettre du 5 janvier 1914 apporte un élément que ni Massignon ni Kergoat n'ont soupçonné. Le présent article aurait été tout autre sans cette phrase, qui semble montrer que le malentendu n'a pas empêché une certaine rencontre entre le saint-cyrien devenu trappiste à 32 ans et le chef touareg revenu à la piété après une jeunesse galante et guerrière. Pas plus que dans aucune autre de ses lettres, on ne peut certes exclure que Moussa ait seulement voulu être agréable à l'ermite ; il n'en reste pas moins que, qu'il ait tenu compte ou non de ses conseils, l'amenoukal du Hoggar a accepté d'avouer à ce non-musulman qu'il avait besoin de ses prières, témoignant ainsi d'un abandon qui plaide pour la sincérité des lettres citées plus haut.

S'il n'a à aucun moment eu l'intention de se faire serviteur du même maître, Moussa a donc aimé et reconnu l'homme Foucauld, y compris dans sa dimension d'homme de Dieu et de serviteur de Jésus. Même en admettant avec Massignon (1963 : 776) que Cheïkh Baye « a vaincu Foucauld, car c'est lui qui a islamisé le Hoggar du vivant de Foucauld », il faut donc penser que l'un des artisans de cette victoire a aimé et pleuré le vaincu. La religion dont Foucauld pensait témoigner par sa bonté²⁷ n'a pas été reçue, mais le religieux l'a été, lui qui cependant ne désirait rien pour lui et dont le seul vœu était d'œuvrer en silence pour son Eglise. Rencontre entre deux hommes, et même entre deux religieux, mais qui sont restés dans deux mondes fermés l'un à l'autre.

De la même manière, l'amitié des Dag-Ghali pour Foucauld n'était pas destinée à devenir une allégeance à la France. A la fin de 1916 ou au début de 1917, ils passèrent dans le camp de l'insurrection senoussiste ; même Ouksem, le gentil Ouksem qui « embrassait » Foucauld, entra en dissidence, et il n'est pas exclu qu'il ait utilisé contre les troupes françaises le beau fusil que lui avait offert l'ermite²⁸. S'ils ont fait la différence entre le prêtre et les militaires, ils n'oubliaient pas les baïonnettes à l'ombre desquelles vivait le Hoggar, et dont la présence était si naturelle aux yeux de Foucauld qu'il ne songeait pas combien elle pesait à ses compagnons. Moussa pouvait s'en accommoder car il espérait tirer parti de la situation coloniale, mais comment les Dag-Ghali, qui avaient perdu la moitié de leurs guerriers lors du combat de Tit, l'auraient-ils pu ? Foucauld mort, ils ne virent plus que les baïonnettes et leur firent face l'arme à la main.

La gamme de sentiments que font apparaître les divers documents parcourus ici est fort large, allant de la tendresse de Moussa à l'hostilité de Madani. Pour ce qui est de ses voisins immédiats, il y a tout lieu de penser que,

malgré tous les malentendus, Foucauld était allé loin dans leurs cœurs, plus loin peut-être, lui le « colonialiste », que beaucoup de ceux qui font aujourd'hui leur fonds de commerce de la bruyante défense de l'« identité touarègue ». Mais quelle amitié n'aurait pas été faussée dans cette situation fondamentalement violente ? On rendrait davantage justice à un homme dont la personnalité hors du commun mérite mieux que l'imagerie sulpicienne forgée par l'hagiographie, en faisant la part de la violence sur laquelle les Touaregs, dont quelques-uns l'ont aimé, ont vu se détacher sa silhouette fragile et cassée. Ils ont été sensibles à sa force d'âme, mais le Hoggar n'en est pas devenu pour autant terre française. Ni chrétienne.

Bibliographie

- André M., 1937. *L'ermite du grand désert. Le Père Charles de Foucauld*, Toulouse, Apostolat de la prière.
- Barrat D. et R. Barrat, 1958. *Charles de Foucauld et la fraternité*, Paris, Ed. du Seuil.
- Bazin R., 1921. *Charles de Foucauld. Explorateur du Maroc, ermite au Sahara*, Paris, Plon.
- Bourgeot A., 1995. *Les sociétés touarègues. Nomadisme, identité, résistances*, Paris, Karthala.
- Boutamène Y., 1946. « La mort du Marabout Charles de Foucauld », *Cahiers Charles de Foucauld*, n° 3, pp. 61-91.
- Carrouges M., 1954. *Charles de Foucauld, explorateur mystique*, Paris, Ed. du Cerf.
- Dinaux Cne, 1907. « Rapport de tournée du capitaine Dinaux, chef de l'annexe d'In Salah, commandant la compagnie des Oasis sahariennes du Tidikelt (3 mai-29 octobre 1905) », *Bulletin du Comité de l'Afrique française, Renseignements coloniaux*, n° 1, pp. 11-19 ; n° 2, pp. 42-51 ; n° 3, pp. 62-72.
- Foucauld Ch. (de), 1925. *Ecrits spirituels*, Paris, J. de Gigord.
- 1925-1930. *Poésies touarègues*, Paris, Leroux.
 - 1938. *Lettres à Henry de Castries*, Paris, Grasset.
 - 1951-1952. *Dictionnaire touareg-français*, Paris, Imprimerie

nationale, 4 t.

– 1966. *Lettres à Mme de Bondy. De la Trappe à Tamanrasset*, Paris, Desclée de Brouwer.

– 1986. *Carnets de Tamanrasset*, Paris, Nouvelle Cité.

– s.d. « Lettres du Père Charles de Foucauld à Monsieur René Basset, doyen de la faculté des Lettres d'Alger », copie dactylographiée, Archives Foucauld, Fonds Basset, Bibliothèque des langues orientales.

Gorrée G., 1946. *Les amitiés sahariennes du Père de Foucauld*, Paris, Arthaud, 2 t.

– 1947. *Sur les traces de Charles de Foucauld*, Paris, Arthaud.

Guichard O., 1980. *Mon Général*, Paris, Grasset.

Hérisson R., 1937. *Avec le Père de Foucauld et le général Laperrine*, Paris, Plon.

Kergoat L., 1988. *Charles de Foucauld et l'islam. Politique et mystique*, thèse d'Etat, université de Paris-Sorbonne.

Laperrine H., 1948. « Les étapes de la conversion d'un houzard, le Père de Foucauld », *Cahiers Charles de Foucauld*, n° 8, pp. 143-155.

– 1904. « Rapport du chef d'escadrons Laperrine, commandant militaire supérieur des Oasis sahariennes sur sa tournée dans le sud de l'annexe du Tidikelt du 14 mars au 3 juillet 1904 », Archives du service historique de l'armée de terre, Vincennes, Carton 1H 1036.

– 1910. « Rapport du colonel Laperrine, commandant militaire du territoire des Oasis, sur sa tournée dans l'Ahaggar (24 février-20 avril 1910) », Archives du service historique de l'armée de terre, Vincennes, Carton 1H 1086.

Lehuraux L., 1944. *Au Sahara avec le Père Charles de Foucauld*, Alger, Baconnier.

Lesourd P., 1933. *La vraie figure du Père de Foucauld*, Paris, Flammarion.

Massignon L., 1963. « Foucauld au désert devant le Dieu d'Abraham, Agar et Ismael », *Opera minora*, Beyrouth, Dar-el-Maaref, t. 3, pp. 772-784.

Merad A., 1975. *Charles de Foucauld au regard de l'islam*, Lyon, Chalet.

- Pandolfi P., 1995. *Le ventre et le dos. Parenté et résidence dans un groupe tributaire de l'Ahaggar : les Dag-Ghali*, thèse d'ethnologie présentée à l'université de la Réunion.
- Pichon Ch., 1946. *Charles de Foucauld*, Paris, Ed. de la Nouvelle France.
- Pottier R., 1939. *La vocation saharienne du Père de Foucauld*, Paris, Plon.
- Six J.-F., 1982. *Charles de Foucauld*, Paris, Le Centurion.
- 1993. *L'aventure de l'amour de Dieu. 80 lettres inédites de Charles de Foucauld à Louis Massignon*, Paris, Ed. du Seuil.
- Thomas M.-R., 1960. *Sahara et communauté*, Paris, Presses universitaires de France.
- Triaud J.-L., 1995. *La légende noire de la Sanûsiyya*, Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 2 t.
- Vignaud J., 1943. *Frère Charles ou la vie héroïque de Charles de Foucauld*, Paris, Albin Michel.

Notes

* Quelques passages de ce texte faisaient partie d'une communication prononcée au colloque « Anthropologie des traditions intellectuelles : l'Italie et la France » organisé par Michel Izard et Fabio Viti, qui s'est tenu en juin 1996 à la Maison Suger. [L'ensemble de l'article a été intégré dans un essai biographique paru par la suite : Casajus, « La vie saharienne et les "vies" de Charles de Foucauld », in Lionel Galand (dir.), *Lettres au marabout. Messages touaregs au Père de Foucauld*, Paris, Belin, 2000 : 47-100)

** Cet ouvrage a paru sous le titre *Lettres au marabout. Messages touaregs au Père de Foucauld*, Lionel Galand (dir.), Paris, Belin, 2000. [note ajoutée à la version mise en ligne]

1. Olivier Guichard n'est pas si affirmatif, qui en reste à la discrète évocation d'une émotion vieille de vingt ans au moment où il écrit. Pour ne rien dire de la littérature hagiographique, l'auteur d'un ouvrage consacré à l'OCRS proclame dans le chapitre exposant les « fondements de la souveraineté française » sur le Sahara (Thomas 1960 : 99) : « Foucauld fut de la race des martyrs qui descendaient dans l'arène pour être dévorés par les fauves ». Ce concert ne fut pas unanime puisque Louis Massignon s'est insurgé contre ce portrait de Foucauld en « saint de la colonisation » (1963 : 775).

2. Sur l'assassinat de Foucauld et le mythe auquel il a donné lieu, voir la lucide analyse de J.-L. Triaud (1995, II : 803 sq.).

3. Le mot *âmenûkal*, dont la littérature coloniale a presque fait un mot français, désigne ici le chef suprême des Touaregs du Hoggar. Akhamouk a succédé dans cette dignité à Moussa agg

Amastan.

4. A l'époque d'Akhamouk, l'amenoukal n'a plus aucun pouvoir, et n'est que le relais de l'administration coloniale (Pandolfi 1995 : 148).

5. Le mot apparaît dans sa correspondance jusqu'en 1916. Quand même il ne serait pas un euphémisme, il pose évidemment quelques problèmes (voir Bourgeot 1995 : 494).

6. Hormis les gradés, les militaires de la colonne Dinaux étaient tous arabes, et pour la plupart Châanba.

7. On peut citer dans le même sens ce que Foucauld écrit à Basset le 5 mai 1915, à propos d'une invasion de sauterelles : « Cette sécheresse et ces sauterelles ont l'inconvénient de porter les indigènes, si superstitieux, à penser que nous leur portons malheur ; les marabouts ont beau jeu pour leur faire croire que ces calamités sont le châtiment de leur soumission à des chrétiens » (Foucauld s.d. : 145).

8. Sur ce mot, voir *infra*, note 16.

9. Lehuraux parle à ce propos de mauvaise conscience, témoignant là encore de son incapacité à se mettre à la place de l'autre (Lehuraux 1944 : 184). Ils avaient peur, tout simplement, comme on peut avoir peur d'une armée d'occupation.

10. Lettre à Marie de Bondy du 3 juillet 1904 (Foucauld 1966 : 129).

11. Les « gens d'Azdjer » sont les Touaregs Kel-Ajjer. « Tebeul » est le mot touareg ettebel, qui désigne aujourd'hui encore un chef important.

12. C'est ce qui apparaît dans une lettre du capitaine Depommier au commandant militaire des Oasis, datant du 14 avril 1917, conservée dans le carton OA 41 du Centre des archives d'outre-mer d'Aix-en-Provence.

13. C'est ce qui apparaît dans plusieurs documents conservés au Centre des archives d'outre-mer d'Aix-en-Provence, carton OA 41.

14. Il semble qu'à Beni-Abbès ses voisins arabes avaient à son égard les gestes de vénération qu'on a pour les saints musulmans ; l'appartenance à une religion est trop liée, dans la conception des Touaregs, à une appartenance ethnique (c'est aussi en ce sens que *ākâfer* est un nom de tribu) pour qu'on imagine une attitude comparable de leur part.

15. Une photographie de la lettre figure dans Barrat et Barrat 1958 (115).

16. Le mot est flanqué de l'article arabe, mais toujours orthographié à la française dans le fac-similé du texte arabe de la lettre à Bazin citée plus haut, et dans la lettre de condoléances à Marie de Blic, dont Six (1982 : 93) a publié une photographie.

17. Ali Merad écrit que « l'islamologue n'hésitera pas à reconnaître, à travers l'enseignement du Petit Frère de Jésus - comme à travers sa quête de perfection morale - certains idéaux qui s'inscrivent dans la révélation coranique et dans la pure tradition de l'Islam primitif » (Merad 1975 : 48). L'islamologue qu'est Ali Merad, écrivant dans une Algérie indépendante, assurément. Pour les Touaregs vivant sous la botte coloniale, et peu experts en islamologie, la chose demande à être démontrée. Or ce qu'écrit Moussa semble prouver que c'était bien le cas pour lui.

18. Il m'est arrivé de voir un Touareg de la région d'Agadez saluer des Touaregs du Sud en utilisant leurs formules de salutation et non celles dont il avait l'habitude, par courtoisie, m'a-t-il semblé. C'est au fond d'une courtoisie semblable que Moussa fait preuve ici.

19. On reprend pour ces deux phrases la retranscription en caractères latins faite par Foucauld

sur la lettre même, à côté des tfinagh, en notant *gh* ce qu'il notait par un *r* avec un point souscrit.

20. Il serait intéressant de savoir ce que Massignon avait en tête quand il parlait des remerciements émus de Moussa. Foucauld et Massignon ne se sont pas vus après 1913, et aucune des lettres de Foucauld à Massignon publiées par Six (1993), qui semblent représenter la totalité des lettres conservées, ne fait état d'une lettre de Moussa. Y aurait-il eu antérieurement d'autres lettres de Moussa, dont Foucauld aurait parlé à Massignon ?

21. Les intentions de Foucauld envers Moussa n'étaient pas si simplistes. Massignon fait d'ailleurs Foucauld plus naïf qu'il n'était. Celui-ci savait très bien qui était Baye pour Moussa, au moins dès la fin de 1907, si l'on en juge par une lettre du 26 novembre 1907 (citée par Gorrée 1946, II : 47).

22. Voir Bazin 1921 (323 sq.). Pottier (1939 : 250 sq.) fait état d'un carnet qui semble être le même. Les versions que ces deux auteurs donnent de ces textes sont un peu différentes, mais c'est sans doute le fait de leur négligence et non l'indice qu'il y aurait deux carnets.

23. Il l'affirme sans ambiguïté dans une lettre à l'abbé Caron du 9 juin 1908 (Foucauld 1925 : 256-257). Sans doute son opinion a-t-elle varié puisque le docteur Dautheville, qu'il a fréquenté à la fin de 1908, rapporte des propos qui témoignent d'une grande ouverture vis-à-vis de l'islam (Kergoat 1988, II : 162-163). Mais un texte contemporain de ces lettres reprend les idées de la lettre à l'abbé Caron ; le 1er janvier 1914, il écrit à sa cousine, au sujet d'Ouksem, qui vient de passer avec lui plusieurs mois en France : « Merci de vos prière pour Ouksem, continuez-les : quand son âme viendra-t-elle tout à fait ? Lui, son père, son beau-père, sa mère, d'autres encore sont des âmes de bonne volonté, mais cesser de croire ce qu'on a toujours cru, ce qu'on a toujours vu croire autour de soi, ce que croit tout ce qu'on a aimé et respecté, est difficile, surtout quand on croit un ensemble raisonnable et admissible et qu'on est dans l'impossibilité absolue d'étudier le fondement de cette croyance et de se rendre compte qu'historiquement elle repose sur une grossière imposture... Prions et espérons » (Foucauld 1966 : 226). Le 15 juillet 1916, il écrit encore à Massignon que, « depuis Notre Seigneur, tous les hommes ont la vocation d'être chrétiens » (Six 1993 : 206).

24. Laperrine écrit dans un rapport de tournée : « Pour lui [Moussa], la perfection est l'organisation des tribus arabes des hauts plateaux ; en poussant à l'imitation des Arabes il croit nous faire plaisir ; pour lui, Français et Arabes algériens se confondent. [...] Très religieux, il considère comme méritoire de combattre certaines coutumes touarègues qu'il trouve peu orthodoxes » (Laperrine 1910).

25. Lettre de 1907 citée par Six (1993 : 275).

26. Un interprète moderne de Foucauld ne l'oublie-t-il pas, lorsqu'il le loue de s'être « écarté radicalement de toute méthode missionnariste ou prosélytiste » (Six 1993 : 331) ? Même aujourd'hui, les foucauldiens ont parfois du mal à se mettre à la place des Touaregs.

27. Foucauld écrivait dans son diaire en 1909 : « Mon apostolat doit être l'apostolat de la bonté. En me voyant, on doit se dire : "Puisque cet homme est si bon, sa religion doit être bonne." Si on me demande pourquoi je suis doux et bon, je dois dire : "Parce que je suis le serviteur d'un bien plus bon que moi. Si vous saviez combien est bon mon maître Jésus !" [...] Je voudrais être assez bon pour qu'on dise : "Si tel est le serviteur, comment donc est le Maître ?" » (1986 : 188-189).

28. Au retour du voyage avec Ouksem, Foucauld écrivait à Raymond de Blic, le 22 novembre 1913 : « Ce voyage a eu un effet que je sens dès ces premiers jours, c'est d'augmenter la confiance qu'on a en moi, et, par suite, en tous les Français » (Bazin 1921 : 420). C'est

précisément dans ce « par suite » qu'il se trompe.